



Laird
Hunt

La Route
de nuit

roman traduit de l'américain
par Anne-Laure Tissut

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

UNE IMPOSSIBILITÉ, Actes Sud, 2005.

INDIANA, INDIANA. LES BEAUX MOMENTS OBSCURS DE LA NUIT, Actes Sud, 2007.

NEW YORK N° 2, Actes Sud, 2010.

LES BONNES GENS, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1611.

NEVERHOME, Actes Sud, 2015 (grand prix de Littérature américaine 2015) ; Babel n° 1487.

Bien qu'inspirés des événements du 7 août 1930 dans le comté de Grant (Indiana), les personnages et éléments du présent roman sont entièrement fictifs. Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé serait purement fortuite.

“Lettres anglo-américaines”

Titre original :

The Evening Road

Éditeur original :

Little, Brown and Company / Hachette Book Group Inc., New York

© Laird Hunt, 2017

Photographie de couverture : © John Foxx / Getty Images

© ACTES SUD, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12084-9

LAIRD HUNT

La Route de nuit

roman traduit de l'américain
par Anne-Laure Tissut

ACTES SUD

pour les milliers

OTTIE LEE

J'étais en train d'actionner la manivelle du nouveau taille-crayon, enfilant un Ticonderoga après l'autre, pour tenter d'en affûter la pointe à souhait. De l'affûter, disons, suffisamment pour pouvoir sans forcer poignarder quelqu'un, mais pas trop, pour éviter que la pointe ne se rompe net et ne laisse une preuve compromettante. Le personnage à qui je devais présenter ces crayons affûtés était mon patron, Bud Lancer. Il m'arrivait de lui poser le pied dessus, sans chaussure, tandis que, penché en arrière dans son fauteuil, il ronflait comme une chaudière, plongé dans quelque sieste postprandiale. Il était si énorme qu'il me fallait deux Ticonderoga dans chaque main. Je lâchais un premier petit gloussement en passant à l'acte, un deuxième en essayant les crayons. Bud, qui avait inventé le jeu, se tordait de rire quand je lui racontais. Assise sur le coin de son bureau, je lui décochais des œillades en balançant les jambes, le regard brillant comme il aimait, puis brandissais mes outils du meurtre parfait, provoquant ses rugissements. En attendant, le seul mérite de cette nouvelle machine consistait à bouffer un irréprochable

matériel d'écriture, et à me fatiguer le bras au point de me faire lâcher des jurons.

Je brisai un autre crayon, crachai dans ma corbeille à papier, m'exclamai : "Putain de merde", quand Bud sortit de son bureau comme un diable, un cigare à la main.

"Me dis pas que t'es pas au courant ?

— Au courant de quoi ?

— Du lynchage à Marvel.

— Du quoi ?

— Y a des fleurs de maïs qui ont descendu un soie de maïs et foutu le feu à une centaine de baraques, puis ils sont partis tout saccager dans la campagne. On les a coffrés mais ils vont pas moisir longtemps en taule. Y a des gars qui sont prêts à les faire sortir de là à coups de masse si le shérif refuse d'ouvrir la porte.

— Et pour en faire quoi ?

— Je viens de le dire ! Ils vont les pendre comme des poulets. Et les plumer aussi, avant."

Bud lâcha un gros rire et me dit de mettre les crayons de côté, qu'il allait m'emmener en bagnole, on prendrait la sienne.

"Je ne sais pas trop, j'avais l'intention de te tuer avec d'abord", fis-je.

Bud attrapa son chapeau, puis chercha ses clés dans le tiroir de son bureau. Il me dit que ce n'était pas le moment de rigoler, qu'il n'y avait pas eu de vrai lynchage public dans l'Indiana depuis Mathusalem. On avait intérêt à se magner si on voulait une place. Il me dit qu'à son avis, ils risquaient de mettre aux enchères les bons endroits sous l'arbre, et que ça allait être mieux que n'importe quel film. Si on voulait voir ça, il fallait se bouger. Je lui dis

que je ne savais pas trop. Rigolade ou pas, j'avais ces crayons à tailler et deux avenants à des lettres contractuelles à préparer, sans parler de faire à dîner à Dale et donc deux trois courses.

“Dale ? fit Bud en pompant son cigare. Putain, s'il y est pas déjà, tu peux être sûre qu'il se prépare à partir.

— Tu crois ?

— C'est pas une question d'y croire ou pas. Tu sais bien que dès qu'il y a moyen de prendre un peu de bon temps avec les fleurs de maïs, c'est pas le dernier à se pointer.”

Je lâchai un rire sans toutefois soulever d'objection. Après tout, Bud c'était Bud. Mon patron depuis cinq ans et six semaines, et s'il y avait bien un truc à ne pas faire au bureau quand il avait un cigare à la main, même s'il était de bonne humeur, c'était de le contredire. Il avait un cigare à la main. Je savais qu'une fois monté en voiture, il tirerait une dernière, longue bouffée de cette saloperie, avant de la balancer par la fenêtre. Puis il passerait une vitesse et me poserait une main sur la cuisse. Un jour qu'il avait le cigare à la main et s'apprêtait à me tripoter, je lui dis que le dossier dont il avait parlé était sur son bureau, ce qui était le cas sauf qu'il avait dit le contraire une minute plus tôt. Je n'en démordis pas, et ne fus plus conviée à aucune sortie en voiture de la journée, ni de tout le mois d'ailleurs. L'atmosphère devint si pesante au bureau avant que la barre soit redressée que je crus bien qu'il allait me virer et me jeter à la rue. Et là, j'aurais eu des explications à fournir à Dale.

C'est pas que Dale aurait fait des histoires, d'après moi. Bud Lancer était de taille à recracher

tous les Dale de ce monde comme de vieux chicots. Un jour, un vendredi, je vis Bud soulever un gars qui n'était plus un gamin par les bras, le retourner, le secouer un bon coup puis le laisser tomber comme un déchet dans une poubelle. Bud Lancer avait été un arrière du tonnerre de Dieu dans son équipe de foot au lycée, et maintenant c'était mon boss.

“Allez, Ottie, fit-il.

— C'est des fleurs de maïs qui vont se faire passer la corde au cou ?

— Combien de fois faut que je te le dise : qui d'autre ? Allez, range-moi ces fichus crayons et prends tes affaires.”

Je croyais que le super-plan, c'était de filer direct à Marvel, mais Bud se fit alpagner par des gars qui travaillaient à l'imprimerie au bout du couloir et ils ne purent s'empêcher de deviser un moment sur l'affaire, comme quoi ça allait être le plus gros truc que personne ait jamais vu. L'un des gars, Charley Goodwin, qui était allé à l'école avec Bud Lancer, et détestait Bud, qui le lui rendait bien, prétendait être allé à un lynchage une fois où il faisait une livraison dans le Kentucky, mais tous dirent qu'ils ne le croyaient pas. Qu'ils le croient ou non, rétorqua-t-il, il s'en fichait pas mal, parce que c'était la vérité. On avait pendu un portier fleur de maïs sur l'enseigne d'un saloon, et on l'avait pas décroché de la semaine. Les habitants de cette ville du Kentucky dont Charley prétendit ne pas se rappeler le nom avaient installé des tables pour jouer aux cartes et un banquet avec de la dinde juste là, sous l'attraction. Quand la dinde avait été servie, une petite fille avait chanté "Dixie" et jonglé avec cinq balles bleues, et après son numéro, on avait arrosé le macchabée de fuel avant d'y foutre le feu.

"Un dîner servi pile sous un mort, et un feu d'artifice par-dessus le marché, fit Bud Lancer. T'as entendu ça, Ottie?"

Là, bien sûr, il a fallu que les gars blaguent un peu sur ce dîner et même si je ne trouvais pas ça drôle, je leur ai tenu compagnie. Bud aimait bien comme je riais. Il disait toujours que c'était ça et ma façon de remplir un chemisier pas du genre ajusté qui m'avaient fait décrocher le boulot.

Charley Goodwin aurait bien aimé me proposer un boulot s'il en avait eu la possibilité. Mais il maniait la machine à imprimer, c'est tout, et n'avait rien d'autre à offrir qu'un certain charme de péquenaud et l'encre orange sous ses ongles. Ça n'empêchait pas ses yeux de se faufiler vers moi toutes les deux secondes ni, quand enfin on se prépara à partir, de demander à Bud de l'emmener avec nous au spectacle.

“Quand l'enfer sera pris dans les glaces et que le paradis accueillera les poulets tout gelés, mon gars, fit-il.

— Ça pourrait bien geler plus tôt que tu ne souhaites, répondit Charley.

— Tu veux dire quoi exactement ?

— Je veux dire qu'on n'est pas au bout de nos surprises. Qu'on n'a pas fini de se poser des questions.

— Des questions à propos de quoi ?” fit Bud en faisant un grand pas en direction de Charley. Ce dernier haussa les épaules et lâcha un petit rire nerveux.

“C'était juste histoire de causer.

— Eh ben, arrête de causer.

— Allez, tu sais bien que je plaisante.

— Ouais, fit Bud, en bombant un brin le torse, sans doute.”

Bud me dit d'attendre dehors sous l'auvent de Frisch tandis qu'il allait chercher sa voiture. En

l'attendant, je me mis à penser à cette petite fille et à l'homme en feu, et un frisson me partit du bout des orteils pour remonter lentement en crabe le long de mes jambes, parce qu'on ne pouvait pas ne pas se demander si on allait à la fois les brûler et les lyncher à Marvel, mais là, Sally Gunner sortit du drugstore en face. Sally Gunner était racine de maïs par son père. Elle travaillait trois jours par semaine au dépôt de bois et une fois sur deux, quand on lui parlait, elle disait qu'elle voyait des anges au petit-déjeuner. Un des anges aimait bien tremper un doigt dans ses flocons d'avoine pour lui dire si c'était trop chaud ou trop froid. Un autre habitait dans un tableau d'Abraham Lincoln qu'elle avait chez elle. Sally disait que celui-là, c'était son préféré, qu'il lui souriait parfois et lui racontait des histoires sur le paradis. Elle avait de tout petits yeux, un superbe nez de faucon qui lui donnait l'air d'être pressée d'aller quelque part. Je la connaissais depuis toujours. C'était la première amie que j'avais eue en dehors de la Maison du Bonheur Spitzer, où mon enfoiré de père me collait des mois entiers dans ma petite enfance, quand il prenait la route. On n'était plus amies comme autrefois, mais moins d'une semaine plus tôt, elle m'avait prise dans ses bras en pleine rue, alors que je sortais de ce même drugstore, et elle m'avait dit : "Mon ange Abraham Lincoln m'a dit qu'une surprise se prépare pour toi, un truc que tu peux pas rater, et qui va tout clarifier !

— Clarifier quoi ?" lui avais-je demandé.

Mais elle s'était contentée de hausser les épaules, avec un sourire radieux, et avait filé son chemin de femme pressée. C'était Sally tout craché.

“Hey, Ottie Lee Henshaw ! me lança-t-elle.

— Hey, Sally Gunner !” répondis-je.

Je l’observai un instant s’écarter à la hâte, Dieu sait quoi lui fourmillant dans la tête, puis un groupe de trois autres filles que je connaissais arrivèrent, vêtues comme si elles partaient voir les marins dans l’idée de s’asseoir sur leurs genoux. L’une d’elles, Candy Perkins, avait son rouge à lèvres et son miroir à la main.

“Fais gaffe, Candy, tu pourrais bien trébucher et t’éclater la tête, ça doit pas faire du bien, lui dis-je tandis qu’elle passait devant moi.

— T’attends que le gros Bud Lancer t’emmène faire une petite promenade à sa façon, Mrs Dale Henshaw ?” répliqua-t-elle du tac au tac.

C'était quasiment le jour le plus chaud de la saison et, une fois que Bud Lancer m'eut fait monter dans sa voiture et que l'air, pourtant chaud comme dans un four, se fut mis à rentrer à flots, je ne dirais pas que j'étais triste de me trouver assise là. Il avait jeté son cigare par la fenêtre, avait la main gauche sur le volant et la droite sur ma cuisse, et l'air venait frapper la vitre comme des ailes de chauve-souris. Il parlait du lynchage et disait qu'il fallait arriver assez tôt pour avoir une bonne place, et que son cousin lui avait raconté au téléphone qu'on avait pendu une chemise ensanglantée à la fenêtre de la prison, et que tout le monde était hyper remonté, etc., etc., mais je sentais au ton doucereux de sa voix que sa main n'allait pas se contenter de rester juste comme ça à plat sur ma cuisse. Et bingo ! Même si Bud n'arrêtait pas de dire qu'il fallait qu'il me conduise à Marvel assez tôt pour que je ne manque rien du spectacle, il vira brusquement à l'entrée du chemin où il aimait bien m'emmener.

Le chemin passait devant deux champs de seigle et une série de hangars à chevaux délabrés qui ont dû être démolis ou brûlés depuis longtemps maintenant. Il y avait un bosquet de noyers blancs

au bord d'un petit étang où les grenouilles coassaient comme si un gros machin allait sauter dans l'eau pour se mettre à les bouffer. L'étang étant trop petit pour la pêche, il n'y avait personne dans les parages. Bud était excité, avec cette histoire de lynchage et tout, alors il passa directement de sa main sur ma cuisse à sa tentative d'assaut, qui n'allait jamais bien plus loin que force mouvements de bras, halètements et tripotage de mes cheveux, surtout ça, ses grosses pattes sur mes cheveux, qui à l'époque étaient longs, épais et roux, le tout à la vitesse grand V. Ce qui, comme d'habitude, ne l'empêchait pas de bousiller mon maquillage et de laisser mes vêtements tout froissés. Parfois, un geai bleu venait nous observer tandis que Bud agitait ses grosses pattes, mais je ne le vis pas ce jour-là. J'en ressentis un petit manque parce que sa présence me donnait quelque chose de beau à regarder pendant que Bud s'activait. Le roi de la campagne. Élégant, vrai. Il me sembla l'entendre lancer son cri aigu quelque part au loin.

“Tu as entendu ce geai ? demandai-je à Bud une fois qu'il eut achevé ce qu'il s'imaginait faire quand il m'éclaboussait de sa sueur, et qu'il se fut rassis sur son siège.

— Je m'appelle pas Jay”, répliqua Bud.

Cette remarque imbécile déclencha une nouvelle rafale de rire, suivie de quatre ou cinq pinçons à la cuisse. Puis sa main libre quitta ma cuisse, revint sur le volant, et il se mit à siffler comme s'il venait juste d'escalader les plus hauts sommets et d'y planter son drapeau, au lieu de piétiner dans les rochers qui gisaient sur la plaine. Je n'aime pas qu'un homme siffle, n'ai jamais aimé, et il y a belle lurette que j'ai

dressé Dale à garder ses sifflements pour lui, mais même si Bud n'arrivait jamais à ses fins, il me versait des primes pour le laisser croire qu'il y arrivait, donc je supportais ses sifflements, je regardais par la fenêtre et me demandais, maintenant que je n'étais plus en service et me trouvais libre de penser mes pensées à moi, ce qui pouvait bien nous attendre à Marvel. Une fois, quand j'étais petite fille et que je travaillais encore chez Spitzer, j'avais vu un fleur de maïs ou un gars du même genre qui vendait du mauvais tonic se faire tabasser au coin de la rue, mais de lynchage jamais. Un lynchage, ça, c'était une autre paire de manches.

Je songeai à ce que m'avait dit Sally. C'était ça peut-être, ce truc spécial. La pensée de ce que ça pourrait être, de ce à quoi ça pourrait ressembler, de ce que je pourrais en apprendre, m'incita à jeter un coup d'œil à mes mains, à mes jambes gainées de bas qui n'étaient pas franchement beaux, à mes pieds confortablement enrobés du chevreau de mes bottines à talons, à la peau lisse de mes mains, à mes ongles, à mes longues boucles rousses enfin. Mes cheveux, s'il fallait leur donner un poids, faisaient bien dix kilos, et bon an mal an, Dale ne m'avait jamais autorisée à en couper plus de deux centimètres à la fois. Et j'imagine que si je m'étais pointée au travail avec les cheveux courts, Bud serait tombé à la renverse et mort sur-le-champ. Je défroissai ma jupe, rentrai de nouveau mon chemisier dedans, puis adressai un large sourire à Bud, mais il ne me regardait pas. Il sifflotait en dodelonnant de la tête en rythme. Vision d'horreur, bruit d'horreur, qui n'auraient pas manqué de me déprimer si je ne m'étais avisée que Candy Perkins et

ses amies devaient être en route pour le spectacle, et que je les y verrais peut-être. Et message divin ou pas, j'en avais, par Dieu, des trucs à leur dire en arrivant.

Je m'apprêtais à tester une ou deux phrases sur Bud pour avoir son avis, quand il lâcha un rot et dit : "On devrait passer chez toi voir si Dale a besoin qu'on l'emmène.

— Dale ? Qu'on l'emmène ?

— C'est toi qui as dit que son camion était en panne."

C'était vrai, je l'avais dit, et ce n'était pas la première fois que Bud pensait à Dale juste après s'être fait plaisir sur moi. Il aimait bien le voir quand on venait de faire un tour ensemble. Lui taper dans le dos et lui mettre deux trois coups de poing pour rire. Apparemment, Dale aimait ça aussi. Bud n'était pas que mon patron ; c'était une huile dans la communauté, et bien qu'il soit mollasson sous la ceinture, sûr qu'il aurait pu monnayer à Dale et à toute une bande d'abrutis souriants des tickets pour prendre son poing dans la gueule.

"Allez, on passe le prendre, c't'animal", fis-je.

Un large sourire aux lèvres, Bud quitta la grand-route pour faire voler la poussière sur les deux ou trois routes secondaires qui menaient à notre maison. Je pensais trouver Dale dans le cabanon ou en train de s'occuper des bêtes, mais quand on arriva, il était assis sur l'une des rares marches du peron encore intactes, vêtu d'une salopette propre, comme s'il avait anticipé notre arrivée.

"J'attendais, fit-il, quand Bud se gara devant la maison.

— T'attendais quoi ? dit Bud.

— Qu'on m'emmène à Marvel.

— Ben voilà, t'es servi.

— Je vois ça.”

Dale ne sourit pas, à cause de ses vilaines dents, mais il haussa un sourcil en hochant la tête quand il embarqua à l'arrière, et nous reprîmes la route.

“Comment t’as su ? demanda Bud. Ils en ont parlé à la radio ? Mon cousin m’a dit qu’il avait entendu une annonce spéciale chez le barbier. Paraît qu’ils l’ont diffusée trois fois. Vous captez la radio dans votre trou perdu ?

— Doux Jésus, bien sûr qu’on capte la radio. Pas vrai, Dale ?” fis-je.

Dale ne répondit pas. Il avait une monstrueuse chique dans la bouche.

“Faut que j’aille voir mon porc, dit-il.

— Faut quoi ? dit Bud.

— Mais non”, dis-je.

Toute ma vie, j’avais fréquenté des porcs, mais ce bestiau-là me fichait les jetons. C’était une truie géante, toute luisante et avec un air d’intelligence diabolique ; même en plein midi, elle vous éblouissait et vous jetait des coups d’œil en coin, comme une baleine ou un dauphin qu’on aurait sorti de son élément, la gorge pleine de trucs à dire qu’on ne voulait pas entendre.

De nouveau, je dis : “Non merci” à la proposition d’aller voir le porc, mais Bud tourna pour emprunter ce fichu chemin, et on se tapa presque un kilomètre de cahots jusqu’au lopin où Dale

avait parqué la bestiole dans une porcherie qu'il avait passé un an à construire avec du bois trop cher pour notre bourse. À le voir se pâmer devant elle, on aurait dit qu'elle lui avait jeté un sort, cette truie trois fois plus grosse que la normale, qu'il dorlotait, faisait dormir dans de la paille parfumée et nourrissait mieux que nous. Depuis la voiture, on aurait dit une énorme mare de rose à moitié enfouie sous ses couvertures, mais quand nous nous arrê tâmes elle bondit sur ses pattes, se mit à trotter vers la clôture et lâcha un bon vieux grognement qui couvrit le bruit du moteur.

— Ça y est, elle s'remet à brailler, dis-je.

— J'en ai pour une seconde, dit Dale.

— Faut que je voie ça", fit Bud.

Moi, j'avais pas besoin de voir, j'en avais assez vu comme ça, mais je descendis et je fis le tour de la voiture derrière eux. Bud saisit l'occasion de se retrouver dehors pour flanquer un ou deux bons marrons de son cru dans le bras de Dale, et Dale lui rendit la pareille.

— La voici, dit-il.

— Dieu tout-puissant, fit Bud.

— Oui, je sais, reprit Dale.

— Tu parles d'un morceau.

— Je voudrais bien qu'on m'en montre une plus belle dans ce comté.

— C'est une Landrace ?

— Une American Yorkshire. Elle est sortie toute seule de sa portée, comme si elle avait bouffé tous les autres, et elle faisait déjà pas loin de sa taille actuelle.

— Tu pourrais gagner un prix avec un cochon pareil.

— Ça ferait rentrer de l'argent dans les caisses.

— Une caisse pleine à craquer si elle continue à grossir.

— Elle va continuer.”

Pendant qu'ils bavassaient, je regardai la truie et elle me retourna mon regard. *Tu veux me dire quelque chose, hein ?* songeai-je. *Tu veux me dire quelque chose sur ce monde ou sur le tien. Sur le monde très loin d'ici. Tu as des choses à dire sur moi, je vois bien. Et c'est pas du tout beau. Tu me les chuchotes à l'oreille et puis tu me l'arraches d'un coup de groin. Tu me bouffes la moitié de la tête. Tu te couches sur moi et tu t'endors de ton sommeil de bête.* Je frissonnai puis éclatai de rire, les gars se retournèrent puis reprirent leur conversation.

Il y avait un endroit au bord du ruisseau avec un genre d'encoche, où je pouvais glisser les pieds. J'aimais bien y aller chaque fois que c'était mon tour de m'occuper du monstre. Depuis l'endroit où je m'installais, assise sur les talons, j'avais une vue sur toute la campagne. Maïs, blé, seigle, et encore du maïs. Tout avait l'air sérieusement grillé, avec ces tortillons qui s'agitaient dans l'air juste au-dessus, à cause de la chaleur. Je voyais six étables et quatre silos de là où j'étais. C'étaient de bonnes terres. Pas grandes, mais riches, et on pouvait en vivre. Extraire une vie de cette terre friable. Chez les Spitzer, quand on se tenait mal, la vieille Mrs Spitzer nous envoyait faire nos besoins dans le bois. Pas une de nous qui sût bien se tenir, ce qui fait qu'on était tout le temps fourrées dans le bois. À vadrouiller en bêlant comme des moutons aux champs. Des porcs dans la boue. Quelque part, à peu près dans la direction où je regardais, se

trouvait Marvel. Pas vraiment à portée de crachat, mais pas loin, je le savais, et à cette idée, mon estomac commença à se tortiller, comme la dernière fois, quand Sally m'avait prise dans ses bras en me disant qu'une surprise se préparait pour moi. Cette chose qui m'occupait l'esprit à présent et qui allait tout clarifier.

Quand j'eus fini, je regagnai en hâte le palais de la truie, m'attendant à les trouver déjà en voiture, à ronger leur frein parce qu'il fallait filer au spectacle, mais ils étaient debout contre les barreaux de la clôture. Dale tirait de sa poche des carottes de mon jardin et les passait à Bud qui les tendait à Son Altesse royale, prudemment, comme s'il s'attendait à se faire mordre. Un jour, j'avais posé la main sur le flanc rebondi qui passait entre les lattes de la clôture pendant qu'on nettoyait sa litière. Je m'attendais à la trouver douce et chaude, plus chaude qu'une étoile dans sa fournaise, mais elle était dure et fraîche, presque froide, comme si la tombe déjà était venue l'appeler et lui avait fourré un genre de cercueil dans les entrailles.

“Allez, fais bouffer cette pile de côtelettes, qu'on prenne la route !” fis-je.

Mais Dale continuait à tirer mes carottes de sa poche, Bud à les prendre, et cette superbe géante porcine à se faire nourrir, et cela dura, dura, comme pour ne jamais cesser.

Maintenant qu'il m'avait tripotée et qu'il s'était rattrapé auprès de Dale, qui ne se doutait même pas qu'il y avait quelque chose à rattraper, y avait pas besoin d'être bien futé pour deviner ce que Bud allait nous sortir ensuite, à savoir qu'il avait faim et qu'il se mettrait bien en quête de sa provende.

“Il y a un dîner de poisson-chat à Ryansville, fit Dale.

— Ben moi, dit Bud, en frottant ses grosses mains pataudes sur le volant, j'dis qu'on n'a qu'à y aller bouffer un morceau.”

Il y avait tant de véhicules devant l'église de Ryansville qu'on aurait cru que c'était là que se tenait le lynchage. Des voitures, des bus, garés au bord de la route sur près de cinq cents mètres, alors je dis à Bud que j'avais pas faim à ce point-là, mais il coupa le moteur.

“Tu seras pas fâchée d'avoir rechargé les batteries, vu ce qui nous attend ce soir, dit-il.

— C'est surtout que je voudrais pas être trop chargée, pour en profiter, lui répondis-je.

— Descends de voiture, Ottie Lee”, fit Dale.

Je ne bougeai pas d'un poil tant qu'il n'eut pas ajouté un “s'il te plaît” ; et sûrement que je serais

restée dans la voiture jusqu'à ce qu'ils m'abandonnent ou me fassent sortir de force si, juste à ce moment-là, des effluves de poisson grillé ne s'étaient glissés par la vitre pour venir intriguer mon estomac. En tout et pour tout, depuis le petit-déjeuner, je n'avais absorbé que deux crackers et un bonbon au caramel, et ce poisson-chat sentait si bon que j'ouvris brutalement la portière et fis dégager Bud et Dale d'un coup d'épaule.

J'étais prête à appliquer le même traitement à quiconque me barrerait la route, mais en arrivant à l'église, je vis que ce ne serait pas nécessaire. Tout le monde était agglutiné dehors, sur la pelouse, et pas du tout en train du manger du poisson, ces abrutis. Un gars immense avec un costume marron qui le mettait pas à son avantage était debout sur un cageot, et il régala l'air enfumé d'un discours sur la démocratie, la liberté, les récoltes de maïs et les fleurs fraîches, ou en tout cas c'est tout ce que je pus saisir au passage en traversant la pelouse pour entrer dans l'église.

On aurait pu croire qu'il y en aurait au moins deux trois à l'intérieur, venus chercher leur dîner, mais je ne croisai pas âme qui vive en gagnant le sous-sol, indiqué par un panneau qui annonçait CHRÉTIENS : POUR VOUS LE MEILLEUR POISSON-CHAT AU MONDE ! Il fallut une minute pour que mes yeux s'adaptent aux petites ampoules suspendues au plafond, mais pas longtemps pour apercevoir les tonnes de poisson empilées là-dessous. Il y avait tellement de poissons-chats qu'on était obligé de s'arrêter un instant pour encaisser. Et il n'y avait pas que du poisson-chat : du *coleslaw* aussi, des petits pains, de la salade de pommes de

terre et deux tables recouvertes de pâtisseries. L'air était chargé d'une vapeur qui rendait tout luisant. On eût dit qu'on venait de pénétrer dans l'une de ces histoires antiques qu'on nous racontait sans arrêt chez Spitzer, où Jésus est si tourneboulé qu'il jette un sort. Mr Spitzer aimait bien lever les bras sur les côtés en racontant cette partie-là de l'histoire. Il levait les bras et laissait ses cheveux lui retomber sur le visage. Dans l'église, une urne avait été disposée pour la collecte d'argent ; j'ouvris mon porte-monnaie et j'en tirai quelques pièces. Mais là, mes yeux tombèrent sur les assiettes, et je filai droit dessus. C'est là que je vis des dames qui faisaient le service. Elles étaient trois. Chacune aussi vieille que l'oncle de Mathusalem. Elles portaient des robes assorties, en calicot bleu, et elles avaient couvert les zones à risque de tabliers contre les taches.

“Vous dînez seule ? demanda l'une d'elles.

— Y en a deux autres avec moi, dis-je.

— Z'ont dû s'arrêter pour écouter le discours, fit une autre.

— Ça m'étonne que vous vous soyez pas arrêtée aussi, dit la troisième.

— J'ai faim, dis-je. Faim de chez faim.

— Je crois bien que *tout le monde* a faim là-haut, dit la première.

— Il y a une raison pour que vous ne me serviez pas ? J'ai payé, et je suis là debout avec une assiette vide.

— Il y aurait une raison pour qu'on ne vous serve pas ?” fit la deuxième.

J'étudiai la chose un moment. Bien sûr qu'y avait des raisons. Une centaine, au moins, mais bon sang, qui ne s'en trouverait pas, des raisons.

“Je suis une pécheresse. Et vous autres ?

— Oh, on a flirté avec le péché.

— Mais on a trouvé le chemin qui nous a conduites jusqu’ici.

— Oui, on l’a trouvé.”

Quand la troisième eut dit ça, un rugissement jaillit de la foule dehors et cinq secondes plus tard, c’était comme si l’esprit de l’apocalypse descendait l’escalier.

“Bon, alors, je vais l’avoir, mon poisson, ou pas ? demandai-je.

— Bien sûr, ma belle, dit la première.

— Quel morceau préférez-vous ? dit la deuxième.

— Surtout prenez du gâteau, et n’oubliez pas de louer le Seigneur avant de le manger !” dit la troisième.

Je pris ma nourriture, puis remontai l’escalier par la porte latérale tandis que la foule grouillante pénétrait en grouillant, et je songeai aux démons que le Christ avait changés en porcs, aux flancs tout frais de la truie de Dale, puis je m’assis à l’une des longues tables que l’on avait dressées au fond de la pelouse. C’était un bel emplacement. Partout de grands arbres dispensaient leur ombre, et tout autour, dans le lointain, s’étendaient les champs d’été. Il n’y avait pas de brise mais des seaux à fumée avaient été prévus pour éloigner les mouches et les moustiques. On était cernés de rudbeckias en fleur et à l’arrière du terrain s’élevait un buisson d’althæas mauves. Mes yeux s’attardèrent un instant sur ce buisson. Parce que j’avais presque eu l’impression, durant une seconde à peine, qu’il était couvert d’yeux au lieu de vaillantes fleurs roses.